

L'homme séparé

(Avertissement : cet article reprend pour une partie certains passages de mon livre *La folie, un bienfait pour l'humanité*, éd. de santé, Paris, 2004. A ce titre, ce texte est soumis à un copyright)

Serge Tribolet

La question de la **séparation** est au cœur de toute réflexion sur la psyché. Elle apparaît dans la formulation du *cogito* : **séparation** entre un *je pense* et un *je suis*. **Séparation** entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation. **Séparation** entre le sujet de l'Inconscient et le sujet de la psychologie.

La folie est le lieu privilégié d'un savoir sur l'humanité. Elle nous dévoile les aspects d'une réalité qui échappe au plus grand nombre : l'homme est par essence un être séparé. Mais séparé de quoi ? de qui ? Séparé de lui-même. Le Moi, dit Freud, n'est pas maître dans sa propre maison. Le Moi est distinct donc séparé du maître absolu.

Pour indiquer les pistes de réflexion sur lesquelles la Folie nous entraîne, prenons l'exemple du mot schizophrénie. Mot proposé par le

psychiatre suisse Eugen Bleuler en 1911 pour remplacer le terme de *démence précoce*. Le mot est construit sur la racine grecque schizo qui signifie « couper, scinder, fendre, diviser ». « J'appelle la démence précoce schizophrénie, écrit-il, parce que, comme j'espère le montrer, la scission des fonctions psychiques les plus diverses est l'un des caractères les plus importants. [...] Ce groupe de maladies est caractérisé par une altération de la pensée, du sentiment et des relations avec le monde extérieur d'un type spécifique et qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Il existe dans tous les cas une *scission plus ou moins nette des fonctions psychiques* : si la maladie est franche, la personnalité perd son unité »¹. Bleuler utilise le mot « spaltung » traduit en français par clivage ou dissociation.

La question de la **séparation** apparaît donc dans le mot schizophrénie (« coupure de la pensée »), dans les théories psychologiques basées sur le concept de « spaltung », et dans les descriptions cliniques : le délire est décrit comme une **séparation** avec la réalité commune, le repli autistique est aussi décrit comme une **séparation** avec l'ambiance collective etc.

Si la psychologie et la psychiatrie donnent des éléments de description et proposent des modèles de compréhension de la folie elles ne répondent pas aux questions formulées par la folie elle-même. Ces questions sont d'ordre métaphysique et théologique : l'altitude n'est pas la même!

Réalités séparées

La folie est porteuse d'un savoir. Un savoir dont la lecture ne se fait pas selon les modalités habituelles d'interprétation du monde. Les mots

¹ Bleuler Eugen, *Dementia praecox ou Groupe des schizophrénies* (1911).

du délire tentent de communiquer ce savoir mais la tâche n'est pas aisée car d'une part les mots ont été fabriqués pour exprimer une réalité commune accessible à nos sens et d'autre part leur nombre est limité aux simples possibilités d'une langue, possibilités phonétiques et sémantiques.

Les mots mentent, ils ne font rien d'autre, c'est même leur unique raison d'être. L'erreur courante est de considérer le langage parlé comme un moyen de communication. La psychologie distingue le niveau verbal ou infra-verbal, le métalangage et nombreuses autres modalités de communication réduisant ainsi le langage à un ensemble de signes servant à communiquer. La psychanalyse a pris une certaine distance avec cette conception du langage mais il est encore fréquent d'entendre des spécialistes et des psychanalystes eux-mêmes exprimer ce rôle de communication à la fois comme cause et finalité du langage. L'étude de la folie permet d'opposer un démenti formel à cette apparente évidence.

Les mots du délire visent l'au-delà du langage. Le délire est une tentative humaine d'accession à la Vérité. Mais cette tentative ne peut aboutir en raison du pouvoir opacifiant des mots eux-mêmes. Cependant si le délire ne peut complètement atteindre ce qu'il vise, la Vérité, il est nettement plus performant que le « parler » habituel. Chaque mot que nous utilisons quotidiennement pour soi-disant communiquer joue parfaitement son rôle opacifiant ; chaque mot est un voile porté sur les choses. Un voile ? Un mur plutôt ! Une enceinte condamnant les choses réelles à l'inaccessibilité.

Les mots nous séparent des choses

La parole n'est pas communicante mais « enfermante », seulement cela. Elle nous enferme dans un monde qui se donne à connaître, le « monde de la science ». Un monde qui se perçoit et se pense à partir des mots. La communication n'appartient pas au « strictement humain ». Elle est étonnamment efficace dans la plupart des espèces animales. La crevette, le dauphin, le papillon et la fleur, les oiseaux ... communiquent aux moyens de systèmes sophistiqués, permettant des liaisons de proximité ou distantes parfois de plusieurs centaines de kilomètres. L'apparition de l'homme sur Terre correspond, nous dit-on, à un progrès phylogénétique. Comment se fait-il dès lors que l'articulation langagière, caractéristique humaine, représente un moyen de communication très imparfait par rapport aux puissants moyens utilisés par les animaux qui le précèdent dans l'évolution des espèces ? De tout temps l'homme a été obligé d'utiliser des médias pour communiquer ; sa parole n'est pas communicante, bien au contraire elle rompt la liaison entre l'être humain et l'être des choses. Car les choses sont toujours comme ceci ou comme cela ; elles sont ici ou là. Caché sous les apparences qui nous sont dictées par nos perceptions, il y a toujours un *être* de la chose. Cet *être* n'est pas synonyme d'existence, il est plus profond, plus inaccessible. Au contraire l'existence se perçoit de l'extérieur, elle est facilement accessible à la connaissance. L'*être*² est imperceptible, non connaissable, non atteignable par les mots.

² étudié dans le champ de la métaphysique depuis Aristote, lequel proposait l'étude de « l'être en tant qu'être ». Plus tard, le mot *métaphysique* servira à désigner cette partie de la philosophie qui dans le corpus aristotélicien vient après l'étude de la nature (physis) ou « physique ».

Les mots sont des scotomes, zones d'ombre portées sur l'*être* des choses car en nommant les objets ils nous détournent de leur être. Ils symbolisent les choses et chaque symbole est par définition un invisible. Par exemple la tour Eiffel est le symbole de la France ; où que nous soyons sur la planète, elle nous rappelle le pays et sa capitale. Mais lorsque je longe la rue Saint Dominique jusqu'au Champ de Mars et que, levant la tête, la tour Eiffel s'impose à moi, je ne vois pas la France mais uniquement une colonne d'acier qui s'élanche majestueusement vers le ciel. C'est la même chose pour tous les symboles, ils transportent une idée mais ne concernent pas l'objet et moins encore l'*être* de l'objet. En ce sens chaque symbole est une imposture, un mensonge.

Transportant l'idée de ce qu'il désigne, chaque mot a valeur de symbole et constitue donc un mensonge. Autant de mensonges que de mots. Ils n'indiquent jamais l'*être* des choses. Le simple mot « table » évoque l'idée d'une table mais, malgré toute la description que l'on peut ajouter, jamais il ne dira l'*être* spécifique de cette *table-là* sur laquelle je pose ma page et mon crayon.

Pourtant cette table « est » devant moi. Mais cet *être* n'appartient pas à la table telle que je la perçois. Ces perceptions m'appartiennent, elles viennent de mes sens sur lesquels vient se greffer mon jugement. Cette table est alors la résultante de mes perceptions tactiles et visuelles. Toute la connaissance que j'ai d'elle ne vient pas d'elle mais de mes sens trompeurs ou trompés.

Le doute cartésien est la plus solide des certitudes. Descartes tellement utile !

Parce qu'il est imperceptible, l'*être* de la table ne peut venir à ma connaissance. Le mot « table » et ce que je perçois d'elle ne sont que des semblants. Ils me permettent de croire à la réalité.

Les symboles

La réalité est autre qu'une forêt de symboles. Lire Baudelaire !

« *La nature est un temple où de vivants piliers
Laissernt parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles.* »³

Ces symboles sont les mots qui l'entourent, le soutiennent, l'écorchent. Son corps n'est pas d'abord de chair mais de mots. Ensuite seulement « le verbe s'est fait chair »⁴

Nous vivons dans un monde de symboles. En deçà du réel, ils sont des *états philosophiques de la matière* selon l'expression d'Antonin Artaud : « Tous les vrais alchimistes savent que le symbole alchimique est un mirage comme le théâtre est un mirage. Et cette perpétuelle allusion aux choses et au principe du théâtre que l'on trouve dans à peu près tous les livres alchimiques, doit être entendue comme le sentiment (...) de l'identité qui existe entre le plan sur lequel évoluent les personnages, les objets, les images, et d'une manière générale tout ce qui constitue la *réalité virtuelle* du théâtre, et le plan purement supposé et illusoire sur lequel évoluent les symboles de l'alchimie. »⁵

Le sens premier du *symbole* est celui de la reconnaissance. Le mot grec *sumbolon* (sum-bolon) désignait un objet incomplet séparé en

³ Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal, Spleen et idéal, IV, Correspondances*.

⁴ *Evangile selon Jean*, I, 14.

⁵ Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*, Ed. Gallimard (1964), Folio/essais, p 75.

deux parties qui lorsqu'elles étaient rapprochées permettaient à leurs possesseurs de se reconnaître, prouvant ainsi les relations d'hospitalité convenues auparavant.⁶

Nous accédons à la connaissance du monde par l'intermédiaire des symboles, les mots posés sur chaque chose. Ce que nous appelons réalité n'est que l'effet d'une procuration donnée aux mots. Mais le résultat est toujours incomplet, la réalité n'est jamais qu'une demi-part. Nous vivons dans un monde de symboles et nous ne possédons que des moitiés. La reconnaissance comme la vérité exigent plus.

Dans le monde de la connaissance tout est nommable. Qu'un objet non identifié apparaisse devant nous, venant d'un autre univers, il est forcément nommable au moins par analogie : on dit alors « c'est comme une soucoupe, comme de la gélatine etc ».

Ce que nous percevons est lié aux mots. Percevoir un objet, un souvenir, une émotion, un sentiment, un rêve, un fantasme... tout peut se dire, tout se nomme. La nomination est étroitement liée à la perception d'où la conséquence directe : nous ne percevons que du nommable, nos sens ne perçoivent que des mots. Je ne perçois pas la table mais une chose qui se nomme « table » ; parce qu'elle est nommable je la perçois. Autrement dit hors langage pas de monde connu. Je ne connais le monde et je ne me connais que dans le langage.

-Mais Monsieur que dites-vous des sourds-muets ? Hors langage, ils connaissent pourtant le monde !

Les sourds-muets ne sont pas hors langage. Les mots ne sont pas seulement des sons prononcés. L'écriture par exemple est un langage matérialisé de la même façon qu'un mouvement qui s'inscrit dans l'espace. Une attitude, une émotion, un souvenir sont des impressions

⁶ Il pouvait s'agir d'un osselet brisé en deux moitiés que deux hôtes gardaient.

donc des inscriptions. Lorsque le sourd-muet lève son bras l'acte n'est pas détachable de la pensée « je lève mon bras ». Le mouvement est parole. Quelle différence existe-t-il entre le fait de lever son bras et le fait de dire « je lève mon bras » ? Aucune car *dire sans faire* ou *faire sans dire* sont de simples apparences : dire et faire sont un même acte.

Séparation de nos actes

L' « *énonciation des actes* » est le nom d'un symptôme classique du délire schizophrénique. Il est décrit dans le cadre d'un syndrome hallucinatoire nommé « petit automatisme mental ». Le délirant entend ce qu'il fait, et en même temps il fait ce qu'il entend dire. Faire et dire deviennent un même acte sur lequel il n'a aucune prise. Il n'agit plus, il *est agi*. Il se voit agir de l'extérieur, il s'entend penser. Il est le personnage d'un roman qu'il n'a pas écrit. L'énoncé ne lui appartient pas mais il en est l'agent. Il lit sa vie.

Dès lors, que peut-il répondre à la question posée par Wittgenstein : si lorsque je lève mon bras, mon bras se lève, « qu'est-ce que la chose qui reste, après que j'ai soustrait le fait que mon bras se lève, de celui que je lève mon bras ? »⁷

Il reste une volonté qui ne lui appartient pas en propre. Tout est écrit mais d'une écriture flexible dans le temps et dans l'espace ; tout est écrit mais tout reste à faire car chaque phrase ouvre l'accès à d'autres mots, d'autres phrases, d'autres sens qui à leur tour se démultiplient en réseaux de possibilités.

La volonté est une illusion. Elle cache toujours une volonté en amont qui la détermine. La volonté première est inaccessible. Il est impossible

⁷ Ludwig Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, § 621, Ed. Tel/Gallimard.

de savoir ce que l'on veut et, plus encore, de faire ce que l'on veut. Œdipe, criminel, victime de la fatalité, réduit à mendier pour vivre, aveugle, peut s'exclamer : « mes actes, je ne les ai pas commis, je les ai subis. »⁸

Notre vie ou plutôt ce que nous en connaissons, est un texte écrit, un ensemble de mots qui s'impriment sur l'écran de nos perceptions. Véritables personnages d'un roman qui s'écrit ou acteurs d'un film en tournage, nous traversons un texte. Notre corps lui-même n'est pas le parchemin sur lequel s'inscrivent les signes mais le texte lui-même. La racine étymologique du mot *texte* est la même que celle du mot *tissu* ; le texte est une trame non d'un récit mais de signes, sigles, dessins semblables à un langage codé entre mathématique et cabalistique. Les mots, syllabes, lettres dessinées ou prononcées sont le reflet de ce code mais au-delà des lettres il y a les simples sonorités et l'articulation de ces sonorités. Nous sommes très éloignés de la communication ; exactement à son opposé.

L'homme séparé

Le langage est un mur, il barre l'horizon de notre connaissance au moyen d'un ensemble de signes codés. Nous ne pouvons connaître le monde qu'en amont de ce code, d'un seul côté du mur. L'homo sapiens⁹ est l'homme qui sait, mais son savoir est condamné à la réduction, limité, barré. Toute sa science ne pourra jamais connaître le monde extérieur parce qu'elle ne peut le penser en dehors du langage.

⁸ Sophocle, *Œdipe à Colone*, 256-258.

⁹ Etymologie de sapiens: famille du latin sapere *avoir de la saveur* au sujet des choses, et *avoir du discernement* au sujet des hommes d'où sapiens *sage* et *savoir*.

Par essence, l'homme cet animal doué du *logos*¹⁰ est condamné à ne penser le monde qu'à travers le langage. D'une part il trouve sa liberté d'être humain grâce à l'instrument du langage articulé, d'autre part ce dernier marque la limite même du monde au-delà duquel il ne peut plus penser, monde non conceptualisable.

Condamné à être libre selon la célèbre formule de Sartre¹¹, l'homme est prisonnier de son instrument de liberté. Il ne peut connaître que ce qu'il pense et ne peut penser que ce qu'il reçoit par ses sens. L'homme est condamné à être séparé !

¹⁰ Aristote: « La nature, en effet, selon nous, ne fait rien en vain ; et l'homme, seul de tous les animaux, possède la parole. » in *La Politique*, I, 2, 1253a, trad. Tricot, Ed. Vrin, Paris, 1982, p 29

¹¹ Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Ed. Nagel, coll. « pensées », p 37.